

A Aulnay-sous-Bois, entre la muscu et l'enclave

Marc Belpois Publié le 21/04/2017.



Le Gros Saule, un quartier gangrené par le trafic de drogue. Ici, les jeunes n'ont d'autre horizon que les barres d'immeubles. Avec leur salle de muscu, Gangni et ses amis

SUR LE MÊME THÈME

Chroniques françaises

Etre une fille à Argenteuil [Abo](#)

Replay

refusent cette fatalité. Et créent une respiration au milieu du béton

Pour mieux comprendre l'affaire Théo, regardez "Envoyé spécial"

Ce jour de mars 2017, personne n'est d'humeur à peaufiner le galbe de ses quadriceps. La quinzaine de gaillards qui arpentent nerveusement la salle de musculation sont encore sous le choc : la veille au soir, le Paris-Saint-Germain leur a manqué de respect. Gravement. Six buts encaissés à Barcelone, six ! La honte internationale. Alors on s'apostrophe et on refait le match, on se chambre et on maudit les joueurs, un à un, jusqu'aux remplaçants restés sur la touche, tous coupables de haute trahison. Comment Verratti, Di Maria et les autres ont-ils pu les humilier ainsi, eux, des supporters si fervents qu'ils ont peint les murs de leur salle de sport aux couleurs de leur club : du bleu, du blanc et du rouge ! Bris de verre dans le vestiaire : dans un élan d'euphorie rageuse, trois gars piétinent une affichette encadrée du PSG. « *On ne va quand même pas tout repeindre aux couleurs de l'OM !* » lance Gangni. Lequel arrache du sol cent bons kilos de fonte pour se calmer les nerfs.



Gangni, 32 ans, est le maître des lieux. Ce grand costaud au regard doux et aux muscles saillants a donné vie à cette oasis au coeur du Gros Saule, un quartier populaire aux confins d'Aulnay-sous-Bois, une quinzaine de kilomètres au nord-est de Paris. Le Gros Saule ? Le nom poisse aux oreilles des amateurs de faits divers et de descentes musclées de la police « *dans l'enfer de la banlieue* », comme on dit sur W9 ou TMC. La faute à deux immeubles de la rue du Docteur-Schweitzer, quelques centaines de mètres plus loin, au pied desquels rôdent guetteurs et pitbulls. « *Ce sont comme deux gros boutons dégueulasses sur notre nez* », lâche un habitant du Gros Saule, excédé que le trafic de drogue (cannabis, cocaïne, héroïne...),

certes important mais circonscrit, salisse la réputation de la cité tout entière. Gangni, lui, est soucieux de l'attractivité des « tours Schweitzer » pour les jeunes du quartier. De fait, il n'y a pas mieux, alentour, pour palper quelques billets vite fait. Le trafic de drogue ne connaît pas la crise. Et c'est bien pour cela que tous les jours, de 14 heures à 20 heures et plus si convivialité, Gangni ouvre les portes de sa salle de muscu : elle diffuse une lumière qui attire les papillons de nuit, ados sur le fil du rasoir ou déjà délinquants, conviés à se mêler aux accros des haltères.



— “Ici, pour s'en sortir, faut sortir.”

Ce soir-là, il y a Kay, grand échalias au charisme dingue. Les enceintes crachent du Booba à pleins tubes, Gangni et son frère Mahamé encouragent un colosse qui soulève une barre chargée comme un essieu de train, et Kay, la capuche coiffant un bonnet vissé jusqu'aux yeux, poireaute peinard devant la machine à café. En l'absence d'un pote avec qui parler, le journaliste fera l'affaire (« *tu n'es pas venu avec un camion BFM TV, alors ça va* »). Kay raconte sa vie « *au ghetto* », le studio d'enregistrement qu'il aménage, sa ligne de fringues, ses potes rappers, la musique et le dessin... Il enchaîne les formules percutantes et on l'arrête sur celle-ci : « *Ici, pour s'en sortir, faut sortir.* » C'est le conseil donné par un « *historien* » un jour où il visitait le Panthéon avec sa classe, explique-t-il. « *Il nous a dit : "Sortez de la cité, partez à la découverte du monde, ouvrez vos horizons", tu captes ?* » Oui, on capte cinq sur cinq. Comment ne pas saisir l'importance de s'aérer la tête lorsque l'on vit

dans ce désert urbain de huit mille six cents habitants, où personne n'a même jugé utile d'installer des aires de jeu pour les enfants. Le « *centre commercial* » du Gros Saule, comme dit sérieusement Kay, se résume à une boulangerie, une auto-école et une pharmacie (« *pour manger un kebab, il faut prendre un bus direction Sevrans* »). Le marché du « travail » est tout entier cantonné dans les tours Schweitzer, les palissades de tôles constituent l'un des fondamentaux du mobilier urbain, et plus grand monde ne sursaute quand un rat trotte dans la rue.

Reste qu'au fil des jours on réalise que Kay suit rarement le conseil de l'« historien ». « *T'as vu ma dégaine ? Quand les gens me voient, à Paris, ils s'imaginent que je suis armé !* » Au-delà de la cité, le monde s'avère souvent hostile. C'est ce que nous explique un gars adossé contre le mur de la salle de muscu, un joint à la main qu'il tend aux copains. « *Je suis assez ouvert, je n'ai vraiment pas peur de bouger. Mais si je roule jusqu'à Panama, j'ai une chance sur trois de me faire arrêter par les keufs.* » On le croit volontiers : selon une enquête récente du Défenseur des droits, les jeunes hommes « *perçus comme noirs ou arabes* » ont « *une probabilité vingt fois plus élevée* » de se faire contrôler que le reste de la population (1) . Alors oui, cela l'agace d'être ainsi stigmatisé parce qu'il vient des quartiers nord. Mais il n'en fait pas non plus tout un plat, c'est un désagrément aussi banal que de rater son bus. « *Plus jeune, je rentrais dans le jeu de la police en prétendant ne pas avoir de papiers, ça dégénérait vite. Aujourd'hui, je leur tends direct ma carte d'identité, qu'on en finisse.* » Il ajoute que la maréchaussée a quelques raisons objectives de le tenir à l'oeil. « *Quand je descends à Paris, j'en profite parfois pour ramener du shit à des copains, pas grand-chose, le trafic au Gros Saule c'est quand même essentiellement de la survie. J'encaisse et je vais au cinéma. Mais les flics de Panama craignent que les types comme moi aillent dealer à la tour Eiffel ou sur les Champs-Élysées, c'est mauvais pour le tourisme. Ils veulent garder leur secteur propre et c'est bien normal* », reconnaît-il dans un élan désarmant de franchise. Il serait d'ailleurs ravi que la police agisse de même ici. « *Pourquoi la loi n'est-elle pas appliquée partout de la même façon ? Prends le code la route : tu peux rouler dans le quartier sans ceinture de sécurité. Les flics s'en moquent, ils n'ont pas pour mission de prévenir les accidents. Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas vraiment au service des habitants du Gros Saule, en vérité.* »

Un quartier révolté par les brutalités policières

La nuit tombe sur le Gros Saule, et la dizaine de gars agglutinés devant la salle de muscu haussent le ton. Lancée à la volée, la question des violences policières rebondit d'une bouche à l'autre sans jamais toucher le sol. On ne comprendra rien, nous dit-on en substance, si on ne distingue pas les cinquante nuances de fonctionnaires de police qui font sporadiquement

irruption dans le quartier. Rien de commun entre les CRS qui bloquent la rue du Docteur-Schweitzer pour entraver le trafic quelques heures, certains policiers municipaux qui jouent la carte de l'apaisement, les cow-boys (« *de vrais pirates !* ») de la brigade spécialisée de terrain (BST) qui foncent dans les rues en quête de proies. « *J'évite de mettre ma capuche, ça les excite, sourit un jeune d'une quinzaine d'années. Si mes parents apprennent que des policiers m'ont frappé, ils m'en remettent une. Mes parents m'ont toujours interdit de m'embrouiller avec les flics. Et avec les profs.* » « *Ils ont bien raison, rétorque un trentenaire. Les flics et les profs ont toujours le dernier mot et, au final, tu te retrouves en garde à vue ou dans le bureau du directeur...* » Tous s'accordent sur un point : il ne faudrait pas grand-chose pour que la cité s'enflamme. La veille, Kay a posté sur YouTube un clip de rap en hommage à Théo L., le jeune homme originaire des 3000, la cité voisine, violenté — pour ne pas dire violé — un mois plus tôt par une équipe de la BST d'Aulnay-sous-Bois (2) . Le clip est une réaction épidermique à l'affaire dite « bamboula », lorsque sur le plateau de *C dans l'air*, sur France 5, un syndicaliste policier a jugé que cette insulte — qui aurait été proférée à l'encontre de Théo par un policier — était « *à peu près convenable* ». « *Franchement, j'ai d'abord eu envie de tout casser. Mais à quoi bon brûler des voitures... Alors j'ai imaginé une histoire avec un type déguisé en singe et un flic à qui il arrive des mésaventures dans le quartier* », sourit Kay. Pour faire court : le policier course un gamin qui se réfugie... dans la salle de muscu. Soudainement cerné par Mahamé et ses acolytes malabars, le flic passe un sale quart d'heure. Kay se veut placide, mais au fond il est outré. « *Ils lui ont volé sa dignité. Qu'il le veuille ou non, Théo est devenu un emblème. C'est Rosa Parks !* »

Dans le clip, au dos du tee-shirt que porte le (faux) singe, il y a cette inscription : « *Déconne pas avec les mots.* » En référence à la bourde raciste du syndicaliste, mais pas seulement. Kay pense que nous baignons dans une sorte de brouhaha médiatique qui manque cruellement de justesse. « *Chaque fois que les quartiers flambent, la télé parle d'émeutes. Les "émeutes" quand Zyed et Bouna s'électrocutent dans un transformateur à Clichy-sous-Bois en 2005 ; les "émeutes" quand deux gamins à moto sont percutés par une voiture de police à Villiers-le-Bel en 2007 ; les "émeutes" quand Adama Traoré meurt étouffé dans une gendarmerie du Val-d'Oise l'an passé ; les "émeutes" quand Théo se fait agresser ici, à Aulnay-sous-Bois. Mais ce ne sont pas des émeutes, ce sont des révoltes contre les brutalités policières !* » Kay énumère les embrasements dans les grands ensembles comme on récite la généalogie des Bourbons dans les beaux quartiers. A son ton, on mesure à quel point le sentiment d'injustice structure les esprits : « *Les gens n'acceptent plus les saloperies des keufs. Aujourd'hui nous sommes tous "smartphonés", prêts à filmer. La prochaine fois, ça va carrément exploser...* »

Ne pas déconner avec les mots, c'est aussi un peu la devise du Gros Saule. Elle s'affiche ici ou là à travers le sigle OPP (On parle pas) sur les tee-shirts, sweats, bombers, casquettes, bonnets... Une sorte de rappel à l'ordre lancé aux flambeurs et aux tchatcheurs de la cité : « *Ne parlez pas pour ne rien dire, arrêtez de vous la raconter. Faites vos trucs en silence, le succès se chargera du bruit* », explique Céline qui, avec Kay et quelques autres, écoute les fringues made in Gros Saule.

— “Ici, les gens se sentent abandonnés, exclus, relégués dans une enclave.”

Chaque matin dans la salle de muscu, Céline donne des cours de fitness à une vingtaine de femmes voilées « *qui ne veulent pas se mélanger avec les hommes. Certaines restent peu de temps : c'est un quartier très musulman, elles s'occupent des gosses* ». Céline, elle, ne cache pas ses cheveux. Elle sourit lorsqu'on lui rapporte les paroles d'un type croisé la veille : « *C'est la cité des hommes ici. Où sont les femmes ? Je ne sais pas trop, les femmes sont d'une nature mystérieuse, vous savez...* »

Le lendemain après-midi, flanqué de sa fillette qui nous volette autour comme un moineau, Faridh fait le guide à travers la cité. Loin des tours Schweitzer, le dédale de bâtiments en partie insalubres offre le visage de la normalité, mamans avec poussette, ados rentrant de l'école. Depuis six ans qu'il habite au Gros Saule, le jovial Faridh, créateur de la salle de muscu avec Gangni et Mahamé, dit pourtant avoir appris à percevoir « *une violence intrinsèque aux quartiers, invisible et sourde. Les gens ne l'expriment pas toujours, mais beaucoup éprouvent de l'aversion pour les autorités en général et la Mairie en particulier. Ils se sentent abandonnés, exclus, relégués dans une enclave* ». Pourquoi ne s'enfuient-ils pas à toutes jambes ? « *Parce qu'ils grandissent avec l'idée qu'ils feront leur vie au Gros Saule. Certains travaillent à l'aéroport de Roissy ou plus loin encore, mais ils considèrent que le monde extérieur n'est pas fait pour eux. Ils n'ont pas les diplômes et ne maîtrisent pas les codes, ne serait-ce que pour passer un entretien d'embauche. Ici, en revanche, tout le monde peut devenir quelqu'un.* »

Gangni aussi ne conçoit pas sa vie ailleurs qu'au Gros Saule. Mais il est habité par la volonté de transformer les lieux. Et ça ne date pas d'hier : il y a quatre ans, il s'était dégoté un petit camion pour vendre des sandwiches, des canettes, du thé, « *afin de gagner un peu d'argent et d'animer le quartier* ». Sauf qu'un matin plus de camion, la fourrière était passée. Révolte dans la cité ! « *Avec une cinquantaine de jeunes nous sommes partis à la mairie d'Aulnay, nos cartes d'électeur à la main, pour qu'ils comprennent que nous sommes des citoyens comme les autres. On a été reçus par des agents de la ville, puis par le maire-adjoint et enfin par le maire. Je lui ai dit qu'on essayait de faire des choses et qu'il ne fallait pas nous mettre des bâtons dans les roues. Le maire n'a pas voulu nous rendre le camion, il faut dire qu'il n'était pas en règle... Mais il nous a prêté la salle.* » Un gourbi, à les croire. La bande l'a retapée, astiquée et repeinte aux couleurs du PSG, donc.

Des habitants au service de leur cité

Le lendemain soir, un jeune crâneur déraisonnable, paré d'un maillot du Barça, pénètre dans l'antre de Gangni, temple du PSG, et s'installe sur une machine à poulie. Des cris de protestation fusent aussitôt et couvrent la voix de Booba, qui peine à faire entendre ses histoires « *d'argent facile* » et « *d'éjaculation faciale* ». Pas d'humeur à jouer les casques bleus, Gangni laisse le chahut s'installer. Il saura faire retomber la tension si besoin, il a l'habitude. Les habitants du quartier l'appellent aussi bien pour raisonner un gamin qui sèche l'école que pour calmer les plus grands, lorsqu'ils éprouvent ce désir aussi mystérieux qu'irrépressible de faire des roues arrière en motocross, sans casque et plein gaz. Le Gros Saule est une cité-dortoir où l'on dort mal.

Au fond, Gangni, Mahamé et Faridh sont des couteaux suisses au service de la cité. Ils ne sont pas les seuls à agir ainsi, « *certains services de la ville font un super boulot* », assure Gangni. Mais ils ont l'avantage, aux yeux des plus jeunes en particulier, de ne représenter aucune autorité. Ils organisent le ramassage des seringues usagées laissées par « *les zombies* », collaborent parfois avec le Kygel Théâtre de Karim Yazı — un dispositif vidéo fut installé dans la salle de sport pour permettre aux habitants de se raconter (3) . Et envisagent même de créer « *un musée à ciel ouvert* », une dizaine d'œuvres de street art accrochées dans la rue qui longe la salle de sport, du collège au foyer des immigrés. « *On veut juste montrer l'exemple* », dit Gangni. Est-il suivi ? « *Les temps ont changé*, affirme Faridh. *Lorsque, en 2005, les jeunes des banlieues scandalisés par la mort de Zyed et de Bouna ont mis le feu, ils ressentaient déjà ce sentiment abominable d'être rejetés par leur pays. Mais ils pensaient tout de même possible, individuellement, de s'en sortir, de s'intégrer et vivre normalement leur vie, y compris hors de la cité. La nouvelle génération n'y croit plus du tout. Elle se montre du coup plus radicale, voire violente à l'égard de la société extérieure.* » Et a contrario développe volontiers des solidarités dans l'espace qui lui est « *destiné* », cette enclave que la plupart des mêmes n'imaginent plus quitter.

Derrière le rideau

L'an passé le théâtre Kygel de Karim Yazı, très impliqué dans les cités, installait une cabine tendue de rideaux noirs dans la salle de musculation de Gangny et Faridh, au Gros Saule, à Aulnay-sous-Bois. S'y sont engouffrés souleveurs de fonte et habitants du quartier, jeunes gens en particulier, pour s'exprimer face caméra sur une vingtaine de thématiques : les rapports avec la police, la religion, les histoires d'amour, les grands frères, la délinquance, les rêves, les mariages mixtes, etc. Morceaux choisis...

Jeunes de banlieue



La délinquance



Les amours



La politique



La police



(1) Enquête « Accès aux droits », réalisée au début de l'année 2016.

(2) <https://www.youtube.com/watch?v=XqYznhDiKnw>

(3) Vidéos disponibles sur YouTube en tapant « Kygel Théâtre ».

Le monde bouge

banlieue

sport